Alternatives Rurales(4)
www.alternatives-rurales.org- Octobre 2016

https://doi.org/10.60569/4-b1

Fatima, entre la nécessité du Mouquef et le désir d'apprendre. Un destin tragique mais lucide

Propos recueillis par Zakia Kchikech, Soumia Ezzakouri et Zhour Bouzidi

Faculté des lettres et des sciences humaines de Meknès.
Contact : zakia0105@gmail.com

Peux-tu te présenter?

Je m'appelle Fatima et j'ai 23 ans. Je suis encore élève en 1ère année de baccalauréat, option lettre dans un lycée situé à 20 km de Meknès. Je vis avec ma mère, mon père et ma sœur âgée de 17 ans et qui n'a jamais été scolarisée.

Mon père travaille dans l'entreprise Sonacos [de production de semences]. Il y travaille 6 mois par an, puis il part en direction du nord et plus précisément vers Ktama pour vendre de la drogue. Ce commerce lui procure beaucoup d'argent, qu'il dépense en faisant des actions immorales (il trompe ma mère). Il nous abandonne donc pour une longue période sans argent, avant de revenir, comme cela a été le cas récemment, après une longue absence.

Nous avons beaucoup souffert, nous avons changé souvent de domicile. La plupart du temps nous étions hébergées chez mon oncle. Mais avec le temps, ce dernier a fini par ne plus nous accepter, ma sœur et moi. Mon oncle pouvait seulement héberger ma mère mais pas nous. Nous avons connu l'errance et la faim car personne n'a voulu nous aider.

Comme je suis la sœur aînée, j'ai été dans l'obligation de travailler pour aider ma famille. J'ai commencé dès 13 ans, car nos conditions matérielles étaient vraiment catastrophiques.

C'était ma première expérience. J'ai travaillé la première fois dans une usine pour décortiquer les amendes. Le salaire était de 3 dh pour chaque kilogramme de produit décortiqué. Je pouvais rarement dépasser 25 dh par semaine. J'ai fait ce travail durant une année pendant les vacances et le temps libre.

Est-ce que tes parents t'ont dissuadée de travailler ?

Non, au contraire, nous n'avions pas de quoi manger et la décision d'aller travailler constituait une obligation et un devoir. Nos conditions de vie m'y ont obligé. J'ai dû accepter n'importe quel travail, même s'il était très mal payé.

Mon père revenait chaque fois après une longue absence, mais sa présence n'était que provisoire. Ainsi, mon travail et celui de ma

sœur sont devenus une obligation. Même si mon père a dans un premier temps refusé que nous travaillions, il a fini par l'accepter.

Comment s'est passée la première fois au *Mouquef* [1]?

Un matin, j'ai décidé de partir avec une fille du quartier qui avait l'expérience de chercher du travail au *Mouquef*, elle m'a encouragé à faire cela. C'était ma première expérience au *Mouquef*.

C'était durant le Ramadan, nous sommes parties au *Mouquef* immédiatement après l'appel à la première prière. Dès l'aube, nous étions au *Mouquef* en train d'attendre notre sort. Alors que nous étions debout en train d'attendre, un homme, nommé Abdesslam, interpelle ma copine et il lui demande de lui trouver cinq ouvrières pour travailler dans un

[1] *Mouquef* : le lieu de rassemblement où les ouvriers attendent très tôt le matin debout (d'où le nom du lieu) dans l'objectif de vendre à bas prix leur force de travail. Il fait référence à tout le système de travail qui part de cet endroit le matin jusqu'au paiement en fin de journée, sans assurance de continuer le lendemain.

champ dans les environs de Boufekrane pour récolter les olives. Alors, ma copine m'a proposé d'y aller, pour travailler avec un salaire de 60 dh la journée.

Nous sommes donc montées dans le camion pour aller au lieu de travail. C'était un jour très fatigant et j'ai beaucoup souffert. Nous sortions du travail à midi puisque c'était Ramadan. Pour les jours hors du mois de Ramadan, le travail commence à 6h45 min du matin et fini à 17h ou 18h. Nous n'avons que 30 minutes de repos vers 9 h pour prendre le petit déjeuner que nous avons amené avec nous. C'est comme cela que les jours se sont succédé avec Abdeslam. Nous travaillions tous les jours de la semaine et sans interruption, même pendant l'hiver. Une heure non travaillée était une heure non payée. Abdeslam nous traitait d'une manière barbare.

Le « caporal »[2] nous prenait donc au *Mouquef* et nous y ramenait à la fin de la journée de travail. J'ai travaillé avec Abdeslam trois mois durant les vacances de l'été et puis je suis retournée à l'école. Je ne travaillais plus que pendant mon temps libre pour subvenir à mes besoins, acheter les affaires scolaires et aider ma famille.

A chaque fois, j'ai travaillé dans un domaine différent selon la saison et le type de travail disponible. J'ai travaillé dans les olives, les pommes à Immouzer et puis dans un dépôt frigorifique de pommes. Le salaire est toujours négocié avec le « caporal ».

Je me chargeais parfois d'aller au *mouquef* pour chercher des ouvrières auxquels je proposais le salaire que le caporal avait fixé. Si elles étaient d'accord sur le prix, nous partions alors ensemble au travail.

[2] Caporal : mot dialectal emprunté du jargon militaire pour désigner le chef d'ouvriers qui les cherche le matin dans le *mouquef*, organise le travail, donne les ordres et s'occupe parfois du paiement des ouvriers.

Quelles étaient les conditions de travail ?

Les conditions de travail changent suivant que le patron est un homme ou une femme, suivant la nature du travail et suivant la saison (été ou printemps). Si le caporal est un homme, les filles sont souvent victimes de harcèlement sexuel. Il exploite la situation de besoin matériel qui a poussé la fille à travailler pour lui proposer de devenir sa « copine » et en contrepartie il lui procure du travail chaque jour. De plus, il lui offre un travail qui n'est pas fatiguant et qui est bien payé (jusqu'à 150 dh par jour). Enfin, elle va être chargée de sélectionner les ouvrières, ainsi elle peut choisir ses amies et/ou ses connaissances.

Il existe aussi d'autres types de travail, comme celui de charger les camions. Ce genre de travail s'effectue à la tâche. Selon le tonnage du camion, nous travaillons parfois jusqu'à une heure tardive de la nuit et le paiement oscille entre 50 et 200 dh. Le travail à la journée est relativement plus facile, il se termine à 14h, mais il n'est payé qu'entre 60 et 70dh.

Est-ce que c'est un salaire suffisant selon toi ?

Non, c'est un salaire insuffisant, sachant que la plupart des femmes ont la charge de grandes familles. Elles doivent nourrir leurs trois, quatre voire six enfants et payer le loyer de la chambre qui, en général, est partagée par tous au sein d'une maison commune.

En ce qui me concerne, le travail est nécessaire pour acheter les livres et les affaires scolaires. Ma scolarité est pour moi la chose la plus importante. Il faut aussi que j'aide ma famille pour acheter soit du butane soit de l'huile. Travailler dur et être payer

avec un tel salaire à la journée n'est pas du tout suffisant.

Est-ce que le travail influe sur ta scolarité ?

Oui, le travail a beaucoup d'influence sur ma scolarité. Parfois, je reviens fatiguée du travail à tel point de ne pas pouvoir faire mes révisions et effectuer mon travail alors que pour moi, ma scolarité est plus importante que tout. C'est pourquoi j'y tiens même si j'ai dépassé l'âge de scolarité au lycée[3]. Je fais donc tout mon possible pour poursuivre ma scolarité. Elle me permettra d'avoir un travail honorable pour être capable de sauver ma famille et mon enfant. Mon fils était victime de mon inconscience et il n'est pas responsable de cela, il n'a rien fait.

Comment cela est-il arrivé ?

Je travaillais dans un champ de pomme à Immouzer et j'ai fait connaissance d'un jeune homme âgé de 26 ans. Il travaillait avec moi dans le même domaine. Nous sommes restés amis pendant une longue période. Je lui faisais confiance et puis il est arrivé ce qui arriva.

Lorsqu'il a su que j'étais enceinte, il a dans un premier temps accepté la situation et il m'a promis le mariage et la reconnaissance de l'enfant.

Mais une fois que la date d'accouchement s'est rapprochée, le jeune homme a disparu et il a renié son enfant. Cela a été un grand choc pour moi. J'étais dans l'obligation de supporter la situation toute seule d'autant plus que j'ai caché ma grossesse à ma mère et à ma sœur.

Cependant, j'ai dit au lycée que j'étais malade d'une hernie et ainsi ils n'ont pas su mon véritable état. Après l'accouchement, le père de l'enfant a été convoqué mais il ne l'a pas reconnu. Il a dit que ce n'était pas son fils et que je devais avouer l'identité du vrai père. Il a juste tout nié. C'est une association qui s'appelle « Ibtissama» qui m'a aidé à accoucher à l'hôpital, Mohamed V de Meknès. Mon fils se trouve actuellement dans un refuge pour enfants abandonnés à Meknès et j'ai pu lui rendre visite seulement une fois et avec l'aide de certaines personnes.

Au *Mouquef,* nous sommes constamment victimes de harcèlements. Ils espèrent tous profiter de nous. Un jour, je partais au travail et je n'ai pas trouvé de place à l'arrière du camion, alors je suis montée devant à côté du chauffeur. Il s'est permis de me caresser la cuisse. J'étais tellement mal à l'aise que j'ai pensé un moment descendre du camion, mais j'ai eu peur de subir le pire car l'endroit était désert et présentait donc le risque d'agression. Je n'avais pas d'autres choix que de subir silencieusement jusqu'à l'arrivée. Après cela, il a continué de me menacer pour que je devienne sa « petite amie ». Il me faisait miroiter qu'il m'aiderait financièrement : « *si tu deviens ma petite amie, tu n'auras besoin de rien* ». J'ai refusé et j'ai décidé de ne pas monter une seconde fois dans son camion.

Nous ne sommes même pas respectées par les ouvriers. Lorsqu'on se trouve dans des situations comme celle-ci, personne ne nous aide car nous sommes sans identité et nous n'avons pas de syndicat qui puisse nous défendre.

[3] Fatima est toujours scolarisée dans son lycée malgré une année d'interruption suite à sa grossesse. Elle a pu bénéficier d'une réintégration après l'accouchement.

Comment les gens regardent-ils les filles qui viennent au *Mouquef* ?

Les gens se représentent les filles qui viennent au *Mouquef* comme des filles déviantes qui ne sont pas sur le bon chemin. Ils les regardent avec mépris, comme si elles étaient issues de mauvaises familles. Les gens ne considèrent ni les conditions, ni les circonstances. Ils te jugent sans aucune autre considération. La scolarité est la chose la plus importante pour moi. Lorsqu'on a expérimenté le travail, on reconnaît bien la valeur de la scolarité.

Je ne conseille à aucune fille d'aller travailler au *Mouquef* car elle va entendre des paroles immorales, elle va être harcelée. Moi, je restais toujours avec des femmes d'un certain âge, pour me protéger et échapper, grâce à leur présence, au harcèlement du caporal. Les jeunes filles sont plus exposées aux agressions de tout genre. Enfin, Le travail au *Mouquef* reste un travail comme un autre car c'est surtout le besoin et le manque qui poussent à travailler.

Et les accidents de travail ?

Si on est victime d'un accident, il n'y a aucune indemnité. Si par exemple tu as une fracture ou autre chose, le caporal compte les heures que tu as effectivement travaillé, sans plus. Au *Mouquef,* toutes les conditions sont égales, le vieux comme la femme enceinte ou le jeune et le malade. Tout le monde fait le même travail avec le même salaire. Si tu travailles, tu vies. Si tu ne travailles pas, tu meures de faim.

Est-ce que le travail avec un «caporal » femme est différent ?

Oui, la femme caporal est mieux que l'homme. Elle nous traite avec un peu d'affection, elle nous protège des méfaits des hommes et le travail est plus léger. Lorsque nous sommes fatiguées, elle peut nous accorder un peu de repos.

Existe-il selon toi des solutions pour améliorer les conditions du travail des ouvrières ?

Il faut que le *Mouquef* soit débarrassé des suspicions et du harcèlement des filles. Que l'égalité des chances soit réelle : tout le monde travaille et tout le monde peut vivre. Il faut aussi que les salaires augmentent car ils sont insuffisants et notamment pour la femme responsable d'une famille dont les enfants sont nombreux.

Lors d'un accident il faut aussi que le propriétaire ou le responsable prenne la charge des femmes qui ont été victimes d'un accident à travers la mise en place officielle d'un fond d'indemnisation des accidents de travail.

Je pense nécessaire aussi de créer un cadre syndical qui peut défendre les droits des ouvrières et les soutenir. Pour moi, le syndicat peut résoudre beaucoup de problèmes qu'on affronte quotidiennement, et il nous permettra d'alléger la souffrance des femmes victimes d'accident par un soutien moral et matériel.

En ce qui concerne le harcèlement sexuel au *mouquef* et aussi dans les champs, je pense que la loi doit être plus rigoureuse et sévère contre les auteurs afin de les dissuader de commettre de tels méfaits. Il faudrait également encadrer et institutionnaliser le travail au *mouquef*. C'est parce qu'il est informel que nos droits sont bafoués et sans possibilité de poursuivre les coupables. Par exemple, je connais une amie qui a été victime d'un viol. Elle a essayé de porter plainte, mais

les autorités l'ont maltraitée et ont soutenu le coupable.

On peut également créer des associations qui auront comme rôle d'informer les femmes sur leurs droits. Il faut élever leur niveau d'éducation et de formation afin de les aider à avoir d'autres ressources que le revenu du *mouquef* parce que celui-ci est très précaire.

Il serait également souhaitable qu'un représentant des autorités vienne dans les champs pour prendre la mesure de nos souffrances et de la faible rémunération au regard du travail demandé. Ainsi, les autorités pourraient être sensibilisées et instaurer un salaire équitable obligatoire.

Enfin, mon dernier souhait est celui d'un encadrement du recrutement au *mouquef* : qu'il soit par exemple officiel, légal et transparent, comme une sorte d'agence ou de bureau, afin de garantir aux ouvrières leur dignité et leurs droits.